



**Le professeur
Gabriel Despierrez
(1910 - 1987)***

par A. BOUCHET**

Il avait consacré sa vie médicale à la pneumo-physiologie, et ses années de retraite à l'histoire de la médecine : le 27 décembre 1987 Gabriel Despierrez nous a quittés...

Né le 9 octobre 1910 à Sarry (Saône-et-Loire), de parents exploitants agricoles, il fut sans doute orienté vers la médecine par son grand-père, praticien à Saint-Christophe-en-Brionnais.

Après des études secondaires au petit séminaire de Paray-le-Monial, il s'inscrivit à la faculté de médecine de Lyon et, par sa finesse et sa ténacité, put franchir allègrement les étapes d'une belle carrière hospitalo-universitaire.

Il se mit en valeur dès l'internat, reçu doyen de sa promotion en 1936 avant d'effectuer son service militaire dans l'artillerie de montagne au Montgenèvre. A la déclaration de guerre, il fut mobilisé au 5^e bataillon de mitrailleurs où il gagna la croix de guerre. Fait prisonnier en Allemagne, il rentra à Lyon deux ans plus tard et put passer sa thèse le 23 juin 1942 sur un sujet inspiré par Marcel Bérard : « Le drainage chirurgical précoce des abcès pulmonaires aigus putrides. »

* Éloge présenté à la séance du 25 juin 1988 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Faculté de médecine A. Carrel, rue Guillaume-Paradin, 69008 Lyon.

Lui succédèrent les années de la spécialisation avec :

- le clinicat (1943) chez André Dufourt, maître prestigieux de la phtisiologie lyonnaise, à l'hôpital Sainte-Eugénie ;
- l'assistanat (1947) chez Marcel Levrat, dont il resta le fidèle compagnon ;
- le médicat (1949) où il fut reçu « médecin pneumo-phtisiologue des hôpitaux », titre récemment créé, à l'époque où la tuberculose sévissait encore sans répit.

Dès lors va se dérouler une longue carrière, surtout consacrée aux maladies du poumon, dans le cadre d'un lourd service de médecine générale qu'il dirigea pendant trente ans à l'hôpital Jules Courmont. Agrégé de médecine générale en 1958, il fut intégré en 1963, nommé professeur sans chaire l'année suivante et professeur à titre personnel en 1967, prenant sa retraite en 1979, à l'âge de soixante-neuf ans.

Au cours de ses années d'activité, Gabriel Despierres fut avant tout un parfait spécialiste de pneumologie, promu également directeur du centre de vaccination antituberculeuse du Rhône, et président de l'Œuvre lyonnaise des Hôpitaux climatiques. Excellent clinicien, il présenta plus de deux cents publications, traitant surtout de la tuberculose, oubliée par les plus jeunes d'entre nous depuis son éradication.

Ce fut cet homme distingué et affable, cultivé et érudit, que le conseil de Faculté choisit en 1978 pour succéder à Jean Enselme comme conservateur du musée historique du domaine Rockefeller. A sa nouvelle tâche, Gabriel Despierres va se consacrer sans réserve, rénovant l'organisation du musée et rendant plus aisée sa fréquentation aux étudiants attirés nombreux par l'histoire de la médecine : il inspira lui-même plus de cinquante thèses, au jury desquelles il avait pourtant la déception de ne pouvoir participer que comme « membre invité », puisqu'il n'était plus en fonction (le titre de « professeur émérite » va supprimer cette anomalie).

En 1985, beaucoup d'entre vous s'en souviennent, il nous avait présenté avec amour ce musée pour lequel il consacra la dernière décennie de sa vie.

Avec Paul Girard et Maurice Boucher, il mit sur pied en 1978 l'Institut lyonnais d'Histoire de la Médecine qui se singularisa par un programme alléchant de conférences dont il corrigeait lui-même les épreuves avant leur parution dans le fascicule annuel financé par la fondation Mérieux.

Beaucoup de sujets originaux l'intéressèrent personnellement, trop nombreux pour être tous cités ; rappelons seulement :

- les saints guérisseurs de la région lyonnaise (1981) ;
- l'œuvre jusque-là mal connue de Gabriel Pravaz, inventeur de la seringue et de l'orthopédie médicale (1982) ;
- le serment d'Hippocrate, pour lequel il entreprit une enquête auprès de toutes les facultés françaises (1984) ;
- le journalisme médical lyonnais (1985) ;
- plus récemment, la vie et l'œuvre de Marc-Antoine Petit, premier chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, nommé au concours (1986).

Orateur de talent, il savait tenir en haleine un auditoire féru d'histoire. Écrivain élégant, il utilisa encore ses dons pour la réalisation de quatre ouvrages consacrés à la médecine lyonnaise. A ce titre, il fut élu membre titulaire de l'académie de Lyon en 1980 (3^e section, classe des sciences).

Très attaché à l'hôpital Jules-Courmont, où il exerça sa carrière hospitalière, il en écrivit l'histoire, celle de l'hôpital du Perron, bâti autour d'un château florentin du XVI^e siècle actuellement en cours de restauration.

Préoccupé par l'évolution de la Faculté dont il vit l'éclatement après les événements de 1968, il eut l'initiative (1984) de réunir dans un ouvrage très documenté les faits marquants d'une période qui n'a guère dépassé plus d'un siècle et demi.

A l'approche du bicentenaire de la Révolution française, il se pencha en 1986 sur les médecins et les hôpitaux lyonnais pendant ces années volcaniques où la ville elle-même faillit périr, ayant « fait la guerre à la liberté. »

Enfin, il participa activement à la rédaction de « *La Médecine à Lyon des origines à nos jours* », éditée récemment chez Hervas (1987) ; malgré la maladie qui entravait son activité, il eut la volonté, deuxième auteur en importance, d'en écrire dix chapitres capitaux. Sur son lit de souffrances, il put découvrir l'ouvrage collectif réalisé, somme imposante et remarquable, malgré le caractère intempestif de son impression imposée pour la fin novembre...

Quelques jours plus tard, il ne quitta plus l'appartement du quai Tilsitt ; de ses fenêtres il pouvait encore suivre l'inlassable cours de la Saône, son fleuve, qu'il avait tant contemplé au long de sa vie.

Par sa spécialisation, il fut conscient plus qu'un autre du mal implacable qui l'avait atteint, mais il l'avait accepté avec lucidité, et son courage serein de chrétien lui permit de supporter les derniers moments.

A son épouse, compagne de tous les jours, qui sut l'aider avec sollicitude dans sa vie professionnelle et applaudir tendrement à ses succès, je présente en votre nom, mes chers collègues, les condoléances très émues de notre Société.

